

## Place aux livres

---

Number 81, Spring 2005

La famille Bonaparte et le Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7133ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

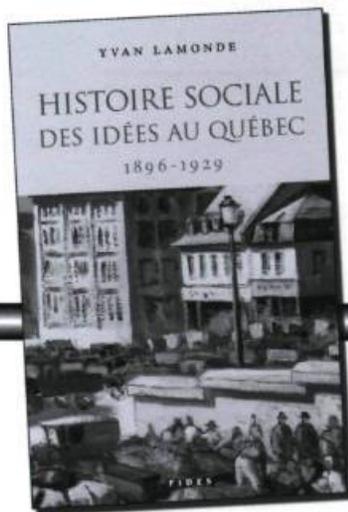
---

Cite this review

(2005). Review of [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (81), 70–75.

Yvan Lamonde. *Histoire sociale des idées au Québec (1760-1896)*. Montréal, Fides, 2000, 572 p.

Dans la présentation du premier volume de son *Histoire sociale des idées au Québec (1760-1896)* (le second vient de paraître en 2004), l'historien Yvan Lamonde explique que tout au long de ses recherches, il s'est en quelque sorte fait défricheur de documents. Son objectif a été de dégager des clairières dans une



forêt dense : «ce récit est l'histoire du chemin parcouru, des marques et des balises mises en place pour que des lecteurs et d'autres explorateurs débouchent aussi sur des horizons» (p. 9).

Bien établir les circonstances dans lesquelles les acteurs sociaux émettent les idées qui ont façonné le cours de l'histoire du Québec, expliquer la teneur de ces discours, leurs effets immédiats, puis leur portée dans le temps : telle est la démarche de l'historien. De très nombreux extraits de documents d'archives significatifs émaillent les explications de l'auteur et éclairent ses propos. Par ailleurs, une somme considérable de renseignements factuels, notamment sur les mœurs religieuses et politiques, sur le niveau d'instruction, d'une génération à l'autre, ou encore sur l'état des collections de certaines bibliothèques et sur les pratiques privées d'écriture, font que les débats idéologiques et politiques exposés prennent une dimension concrète, palpable, et d'autant plus vivante.

Non seulement soucieux de fonder ses explications dans une perspective temporelle cohérente, ce qui assure le statut d'histoire à cet ouvrage, Yvan Lamonde propose une reconstitution du discours social qui «entend rendre compte du circuit

complet des idées, de leur production, de leur diffusion, de leur réception» (p. 9). Le lecteur trouvera donc dans ce livre de quoi assouvir sa curiosité tant en ce qui a trait à l'explication des débats en cours, grâce à une temporalité efficace (première partie, émergence de la démocratie et de l'identité nationale; deuxième partie, formation d'une culture politique et d'une conscience coloniale; troisième partie, les conséquences de la Rébellion et la diversification du libéralisme; et, quatrième partie, le renouveau culturel), mais aussi en ce qui concerne les mécanismes de circulation de ces débats. Il s'instruira donc sur le fonctionnement des médias, de l'imprimerie et de l'édition à leurs débuts, mais également sur différentes pratiques de sociabilité, telles que le phénomène associatif, les cabinets de lecture, les cercles littéraires ou l'organisation des loisirs.

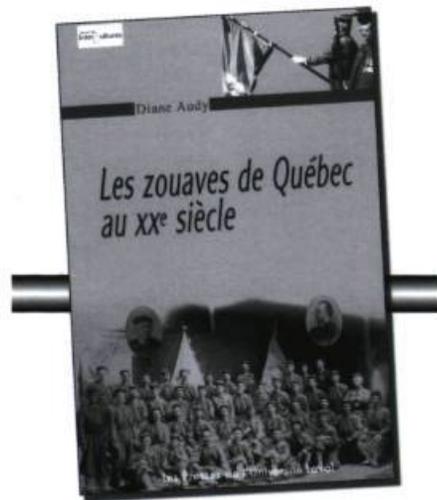
Finale, Yvan Lamonde justifie son immense entreprise par la nécessité de corriger la perception erronée qui suppose que, «historiquement, les Canadiens français n'ont pas voulu la démocratie pour eux-mêmes et que les anglophones n'ont rien fait pour leur en donner le goût» (p. 488). Sa volonté de démontrer le contraire est certes une réussite. Cependant, rien que pour se mettre sous la dent quelques extraits de la belle prose du journaliste Étienne Parent, ou pour s'initier au style truculent de M<sup>re</sup> Jean-Jacques Lartigue, la lecture de cet ouvrage en vaut largement la peine.

Julie Gaudreault



Diane Audy. *Les zouaves de Québec au XX<sup>e</sup> siècle*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003, 166 p. + ill. (Collection Intercultures)

Suscitée par la donation du patrimoine de l'Association des zouaves du Québec (AZQ) au Musée de l'Amérique française, en 1993, cette étude, qui découle d'un mémoire de maîtrise effectué dans l'optique d'une véritable opération de sauvetage ethnologique, vient combler un vide quant à l'histoire des zouaves pontificaux québécois au XX<sup>e</sup> siècle. Ethnologue spécialisée en patrimoine religieux, Diane Audy a recueilli les témoignages des derniers représentants de cette association, fondée en 1899, qui a mis fin à son rôle actif dans la société québécoise après y avoir œuvré pendant près d'un siècle (1899-1993).



Deux sources ont été principalement privilégiées pour alimenter cette recherche, soit le Fonds des zouaves de Québec et des enquêtes orales auprès de neuf membres du mouvement, huit officiers et un soldat. Depuis l'étymologie du mot «zouave», l'auteure retrace les origines du mouvement, pour mieux cerner ce groupe paramilitaire qui devenait obligé envers la religion catholique romaine dans le but de former de «vrais hommes» : des chrétiens modèles, gentilshommes et soldats disciplinés, à la mémoire des zouaves du pape Pie IX. Par l'étude du fonds légué, l'auteure vise la connaissance de l'univers matériel relatif aux zouaves dont les objets y sont de deux types, soit les objets matériels et les documents. Ils y sont d'ailleurs répertoriés selon un inventaire descriptif et analytique. La reconstitution de l'image de l'Association par le cumul des artefacts démontre notamment l'importance qui était accordée au costume, signe distinctif spécifique à leur groupe, chargé d'une symbolique toute particulière. Après l'analyse de cette facette, l'auteure explore le patrimoine immatériel par les témoignages recueillis auprès des derniers protagonistes encore actifs au sein de l'AZQ. En s'intéressant aux membres, l'auteure offre un éclairage inestimable sur les motivations qui poussaient les hommes à adhérer à ce groupe, surtout attirés par le côté militaire de l'Association. Elle fait également état de l'éventail des activités pratiquées par les zouaves, dont leur club de raquetteurs «Le Zouave» et sur le rôle social joué par ceux-ci dans la société québécoise, particulièrement en aidant les communautés religieuses à accomplir leurs différentes œuvres de charité.

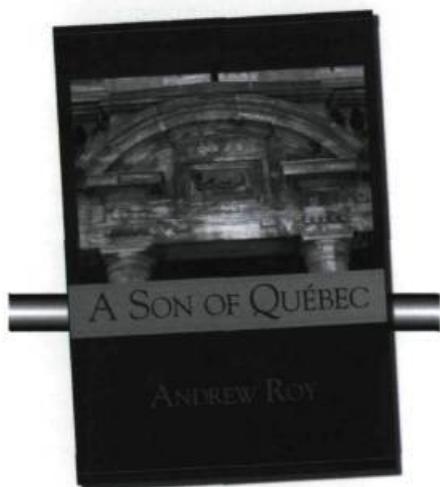
Cet ouvrage très bien documenté propose comme complément d'analyse plusieurs tableaux, dont le regroupement des artefacts du fonds, le serment de fidélité à

Pie IX, une chronologie, un historique des deux quartiers généraux de l'AZQ, le texte de cérémonie d'investiture et la promesse, les chants des conventions, un exemple du programme d'une convention, des illustrations et une bibliographie copieuse. De multiples renvois en bas de page et une table des matières claire complètent l'aspect physique de ce livre, lui conférant de ce fait un statut d'outil incontournable sur le sujet.

Pascal Huot



Andrew Roy. *A Son of Québec*. Shoreline, août 2004, 141 p.



L'auteur, né à Lévis, y a été baptisé par son père, le révérend Ernest Roy, pasteur de l'église anglicane Holy Trinity de cette ville, aujourd'hui L'Anglicane, salle de spectacles. Depuis près de 200 ans, cette famille Roy est de l'Église anglicane. L'année de ses treize ans, son père devient ministre à Waterville, en Estrie. Après avoir fait des études secondaires à Lennoxville, alors que la Seconde Guerre mondiale se poursuit, il doit appartenir au Corps-école d'officiers canadiens. Par la suite, il travaille dans l'aviation canadienne dans différentes provinces. Il enseigne dans le secteur protestant, en Estrie, d'abord, à Montréal, ensuite, avec résidence à Lachine. Haut fonctionnaire au ministère de l'Éducation du Québec, nouvellement créé, il doit vivre la transition avec le secteur protestant de l'Instruction publique.

Il doit aussi apprendre à vivre à Québec. «*Québec City was considered remote and unattractive by most English speaking Protestant new to the area. Those who came and remained were a minority. Old*

*Quebecers of English descent were clannish, self sufficient and for the most part well-off. If one was to associate with this select group, one had to be prepared to give extensively of time and talent to such venerated institutions as the Downtown Church, the Masonic Order, the Victoria Curling Club, the Imperial Order of the Daughters of the British Empire, the Literary and Historical Society, and if you were a man, the Garrison Club.*» (p. 100). Commissaire d'école, il voit son territoire de compétence s'agrandir avec l'arrivée de nouvelles structures scolaires. Ses fonctions au ministère l'amènent dans le Grand Nord. Force est de constater l'inadéquation de telle situation : un haut fonctionnaire francophone et catholique qui y a autorité sur une population protestante inuit et anglophone. Pourquoi? Faute de candidat. Voulant favoriser le désir de protestants francophones de s'intégrer dans le secteur protestant, il indispose ses compatriotes. Il demeure maintenant en Alberta avec son épouse estrienne, ayant suivi leurs enfants.

En résumé, une histoire du XX<sup>e</sup> siècle au Québec, vue par le hublot protestant et anglophone cultivé. De belles et agréables photos de la collection de l'auteur et de celle de Mike Reshitnyk, qui signe une chronique hebdomadaire au *Chronicle Telegraph*, complètent l'ouvrage.

Raymond Deraspe

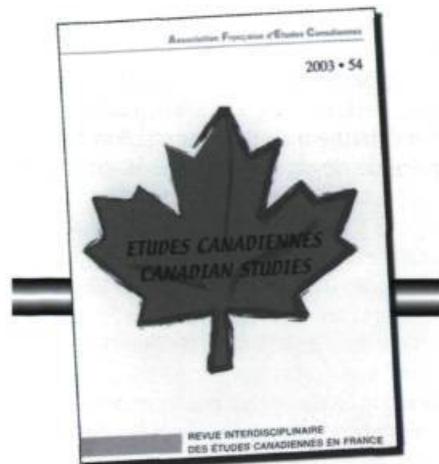


«Le Canada autrement». *Études canadiennes*. Pessac, Association française d'études canadiennes, n° 54, juin 2003, 173 p.

Ce 54<sup>e</sup> numéro thématique de la revue *Études canadiennes* reprend partiellement les actes du colloque «Le Canada autrement», ayant eu lieu à Strasbourg, en septembre 2002. Les quatorze articles réunis (dont cinq en anglais) tentent de présenter des facettes méconnues de la réalité canadienne comme l'américanité, les perceptions du Canada vu de l'étranger, et plusieurs articles – plutôt descriptifs et biographiques – sur des écrivains migrants vivant au Canada.

Peut-être le meilleur de l'ensemble, l'article d'ouverture du politologue Réjean Pelletier met en évidence quelques dysfonctionnements au sein du parlementarisme canadien, qu'il décrit comme un «parlementarisme dévoyé» (p. 17), puisque celui-ci fait de moins en moins de place au Québec. Il y définit clairement le Québec en

tant que nation, à la suite des écrits de Will Kymlicka (p. 16) pour ensuite conclure sur le «déficit démocratique», résultant du fort taux d'abstention lors des élections fédérales canadiennes.



Parmi les chercheurs français, l'article d'Hélène Harter rappelle certains éléments propres aux modalités d'immigration en Ontario depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, mais oublie toutefois de signaler les conséquences du sinistre Règlement 17 sur l'interdiction du français dans les écoles ontariennes, promulgué en 1912. L'étude de Laurent Batut sur l'influence de la migration irlandaise en Ontario depuis le XIX<sup>e</sup> siècle s'inscrit dans le même questionnement. Ces articles utilisent très peu d'archives, mais leurs analyses et leurs raisonnements reposent souvent sur des ouvrages (d'époque ou récents) provenant du Canada.

L'article passionnant de Manuel Meune décrit comment le Canada était présenté dans deux monographies réalisées en Allemagne de l'Est (RDA), durant les dernières années du régime communiste, entre 1985 et 1987. On y traite des richesses naturelles du Canada, du bilinguisme, de la culture. La question québécoise y est présentée – communisme oblige – en termes de lutte des classes (p. 61).

Plusieurs articles de ce numéro portent sur l'interculturalité en littérature, dont celui d'un universitaire de l'Utah, le professeur Yvon Lebras, consacré aux romans de Ying Chen, qui est d'origine chinoise mais qui a vécu à Montréal avant de s'établir à Vancouver (p. 144). Une partie de l'intrigue de son roman épistolaire *Les lettres chinoises* (1993) se situe d'ailleurs dans le quartier chinois de Montréal (tout comme le roman *L'enfant chinois*, de Guy Parent, paru chez Québec Amérique, en 1998, mais qui n'est pas mentionné dans cet article). Plus loin, l'article de Robert

Mane se penche (avec un minimum de notes infrapaginales et presque sans aucune référence bibliographique) sur les préjugés des écrivains étrangers établis au Québec, comme Naïm Kattan ou le dramaturge Pan Bouyoucas, à propos de supposé manque de valeurs morales des Québécois (p. 135).

Cet autre numéro de la *Revue interdisciplinaire des études canadiennes en France* donne un bon aperçu des recherches universitaires faites à l'étranger qui portent spécifiquement sur le Canada. Il est toutefois déplorable que la revue *Études canadiennes*, publiée en France depuis près de 30 ans, propose régulièrement des articles en anglais, alors que la plupart des dix autres revues spécialisées en études canadiennes (éditées en Angleterre, aux États-Unis, en Allemagne, au Japon, etc.) n'en offrent pratiquement jamais dans notre langue. On devrait suggérer à tous les auteurs potentiels de cette revue – qui est sans équivalent dans toute la francophonie – de soumettre leurs textes en français.

Yves Laberge



André Malavoy. *Mémoires d'outre-Atlantique*. Montréal, VLB, 2004, 408 p.

Né à Paris, héros de la Résistance française, André Malavoy s'amène à Montréal, en 1951, pour ouvrir et diriger un bureau du Commissariat général du tourisme français. Dynamique, charmant, cultivé, relationniste jusqu'au bout des doigts, il anime ce bureau et se lie avec tout ce qui compte au Canada français en profitant de toutes les tribunes, et notamment de l'avènement de la télévision, pour mener efficacement son travail de



promotion. Il en fait tant, et avec un tel succès, avec panache et indépendance d'esprit, qu'il suscite la jalousie dans l'appareil hiérarchique, notamment au bureau de New York dont il dépend, en principe, mais qu'il court-circuite en communiquant directement avec Paris. En 1956, on veut le muter à Vienne mais il refuse, quitte le service public et fonde la fameuse agence Voyages Malavoy qu'il dirigera pendant plusieurs décennies.

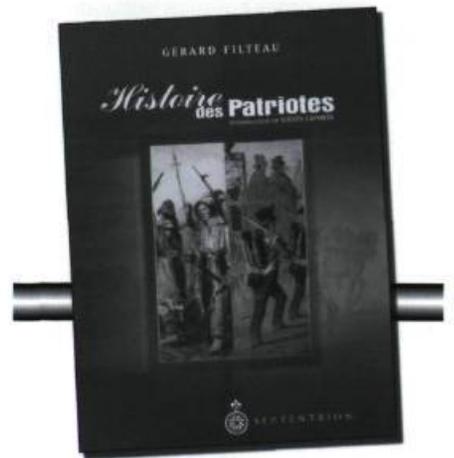
Dans ce qu'il présente comme le premier volume de ses mémoires, André Malavoy raconte ses années de fonctionnaire et les premiers pas de son agence, mais environ la moitié de l'ouvrage porte sur les gens qu'il a fréquentés, ce qui le fait déborder un peu au delà de 1960. Des dizaines de personnages s'animent sous la plume vive et piquante de Malavoy : membres de la colonie française à Montréal, visiteurs français (artistes, écrivains, journalistes, etc.), personnalités québécoises du monde des arts, de la littérature et des médias, membres du haut clergé, mais fort peu de personnalités politiques. L'auteur se paie la traite à l'occasion, multipliant « coups de griffe et coups de champagne ». À certains moments, le ton peut paraître *jet set* mais comment le reprocher à un promoteur touristique devenu fameux agent de voyages ?

André Malavoy n'est jamais devenu citoyen canadien parce qu'il ne voulait pas prêter serment d'allégeance à la reine. S'il pouvait se permettre personnellement cette coquetterie, on ne peut en dire autant de sa fille Marie, qui a suivi son exemple et l'a payé de son poste de ministre quand on a appris qu'elle avait voté illégalement, dans les années 1980, ne possédant pas la citoyenneté. L'affaire n'est pas racontée de cette manière et bien malin qui pourra comprendre les explications données par l'auteur (p. 389). Il y reviendra peut-être dans un prochain tome. Si c'est le cas, l'éditeur devrait porter une plus grande attention à la révision pour éviter la distribution aléatoire des virgules et un usage particulier des points-virgules qui sont cependant les seuls défauts de cet ouvrage captivant et fort bien écrit.

Gaston Deschênes



Gérard Filteau. *Histoire des Patriotes*, nouvelle édition présentée par Gilles Laporte. Sillery, Les Éditions du Septentrion, 2003, 628 p.



Heureuse initiative que cette nouvelle édition de l'*Histoire des Patriotes* de Gérard Filteau. Publié d'abord en 1938, à l'occasion du centenaire des rébellions, cet ouvrage apparaît encore aujourd'hui comme l'un des documents offrant l'analyse la plus complète de cet épisode marquant de l'histoire du Québec. Son plus grand mérite réside dans sa façon d'aborder le conflit sans se limiter à la seule relation des affrontements armés et d'inscrire plutôt ces derniers dans une fresque historique vaste, cohérente et détaillée. Filteau a fait le choix de commencer son récit avec le dépôt des 92 Résolutions, en 1834, et de s'arrêter avec l'arrivée au pouvoir du premier gouvernement La Fontaine, en 1841. Entre ces deux dates, il suggère une généalogie des événements sociaux, politiques et militaires qui sera maintes fois reprise par d'autres historiens après lui.

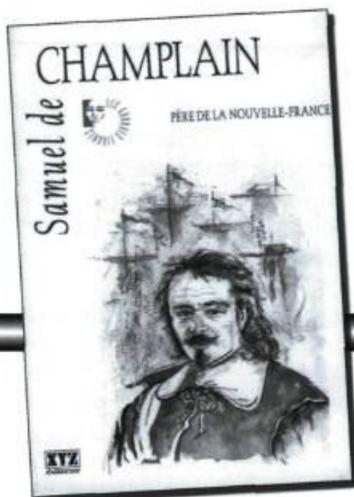
L'érudition que Filteau déploie dans son *Histoire* n'est jamais lourde ni assommante. Elle ne semble avoir d'égal que l'habileté avec laquelle il parvient à créer des scènes vivantes et à faire se mouvoir sous nos yeux les différents protagonistes. Le lecteur d'aujourd'hui tiquera peut-être devant les nombreux commentaires et jugements personnels que Filteau a laissés échapper tout au long de son récit. Si ces commentaires révèlent avant tout une manière d'écrire l'histoire qui n'est plus tout à fait la nôtre (encore que...), leur présence n'a que peu d'incidence sur la valeur et la justesse des faits rapportés. C'est du moins l'avis de Gilles Laporte, qui signe la riche introduction à cette nouvelle édition et qui en profite d'ailleurs pour faire toutes les mises en garde nécessaires à la compréhension de cet ouvrage dans son contexte de publication d'origine. Soulignons enfin que cette nouvelle édition propose un index complet, des illustrations et un appareil critique actualisé qui font qu'on consultera cette *His-*

toire des Patriotes autant comme un outil de référence qu'un livre passionnant renfermant quelques-unes des pages les plus captivantes de notre histoire.

Joël Castonguay-Bélanger



Francine Légaré. *Samuel de Champlain : père de la Nouvelle-France*. Montréal, XYZ éditeur, 2003, 176 p.



La journaliste Francine Légaré a signé plusieurs ouvrages documentaires sur des sujets aussi variés que la santé, la justice, les ressources pour les jeunes, la condition des femmes et l'environnement. Dans le livre *Samuel de Champlain : père de la Nouvelle-France*, elle utilise pleinement ses talents d'écrivaine pour raconter l'histoire fascinante de ce personnage important.

Le livre présente la vie de Champlain en commençant par les explorations au XVI<sup>e</sup> siècle, suivies par l'établissement de la colonie française à Québec, les guerres avec les Autochtones et les Anglais, jusqu'à sa mort, en 1635. L'ouvrage comporte aussi une chronologie utile des événements, quelques cartes intéressantes et une courte bibliographie.

Des historiens remarqueront l'absence de sources récentes dans la bibliographie. Ce problème se reflète dans l'interprétation de l'histoire de la Nouvelle-France, trop souvent limitée aux activités des Européens en Amérique. Si l'on excepte les attaques contre les Français et quelques pages sur les Hurons, les Autochtones occupent peu de place. Néanmoins, le livre est très bien écrit et fascinant à lire.

John MacFarlane

Jean-Marie Fallu. *La Gaspésie, une histoire d'appartenance*. Québec, Les Éditions GID, 2004, 557 p.

Le 9 décembre 2004, au Musée de la civilisation de Québec, sous la présidence d'honneur de madame Nathalie Normandeau, ministre déléguée au Développement régional et au Tourisme, ministre responsable de la région de la Gaspésie-Îles-de-la-Madeleine, avait lieu le lancement officiel du volume *La Gaspésie, une histoire d'appartenance*. L'événement a pris la forme d'une fête de la fierté gaspésienne.

Septième numéro de la collection «Une histoire d'appartenance», ce volume relate l'histoire des villes et villages de la Gaspésie par le biais des personnages et des faits les plus marquants de cette région.

C'est une invitation sur les chemins de l'identité gaspésienne à travers les gestes de ceux et celles qui ont décidé un jour d'y ancrer leur existence. Cette grande fresque historique nous transmet l'histoire sociale et les traits de mentalité de cette région dans une véritable mosaïque multiethnique. «Si les Gaspésiens ont développé une grande appartenance à leur milieu, on constate à l'inverse que la Gaspésie n'a jamais pu pleinement leur appartenir» (p.15).

La géographie est à la base de l'histoire gaspésienne. Ses occupants ont un amour inconditionnel pour la mer et la pêche. Ce livre devient un outil indispensable de la relecture historique pour saisir l'âme de ce peuple, l'identité gaspésienne, car c'est un nouveau pan de l'histoire de cette région qui s'offre au lecteur.



L'introduction (p. 15-71) précise bien le contenu du volume. «Notre principal souci se résume à scruter le passé des pionniers pour en extraire les parcelles d'une quête d'identité et pour tenter de saisir l'âme d'un peuple qui occupe des tranches de pays jalonnant un littoral en demi-boucle, presque sans fin» (p. 15).

Ensuite, le lecteur entreprend un tour de Gaspésie, de Cap-Chat à Ristigouche (p. 77-518), qui ira de découverte en dé-

couverte. Une abondante bibliographie (p. 519-539) et un index (p. 541-557) complètent ce volume, illustré de près de 400 photos.

«Je souhaite que le parcours de ces histoires gaspésiennes vous fasse aimer et vous rende fier de cet attachant peuple gaspésien qui a marqué d'une empreinte profonde – à travers ses joies et ses peines – ce majestueux mais fragile ruban de villages effilochés sur le rebord maritime du Québec. Son histoire d'appartenance est tissée d'une longue et difficile quête d'identité et de reconnaissance à même un pays qui a longtemps tourné le dos à sa fenêtre maritime.» (Jean-Marie Fallu)

Bravo à l'auteur qui se révèle un homme de cœur, un homme du patrioisme, en faisant mieux connaître sa Gaspésie natale.

Laval Lavoie



Laurent Dubé. *Le printemps français ou de la naissance des mots*. Sillery, Les Éditions du Septentrion, 2003, 177 p.

La magistrat Laurent Dubé se passionne pour les mots, tout comme Louis Tardivel qui nous avait donné chez le même éditeur et dans un format similaire le *Répertoire des emprunts du français aux langues étrangères* il y a quelques années. Cet ouvrage est du même style. *Le Printemps français* n'a pas de prétention scientifique et ne cherche pas non plus à montrer que la langue française est simple. Il affirme, au contraire, que la langue française est «une belle dame dont on ignore les secrets ou dont les attributs nous sont si familiers qu'on en vient à les oublier.» Le petit ouvrage de Dubé s'apparente à celui de Louis Tardivel et d'Henriette et Gérard Walter en cela qu'il s'intéresse, dans la première partie, à la formation des mots en particulier, ceux issus du grec et du latin mais aussi de l'arabe, des langues amérindiennes et de différentes langues étrangères. L'auteur décrit des préfixes et suffixes grecs et latins, puis le champ sémantique de certains mots ou séries de mots (comme les chiffres, les couleurs, etc.). La deuxième partie intitulée «Le sens étonnant des mots naissants» comporte des étymologies étonnantes comme son nom l'indique. En effet, on retrouve plusieurs mots du XIX<sup>e</sup> siècle qui sont plutôt des emplois rares comme *bertillonage* signifiant la prise des empreintes digitales par les forces policières. Cela est peut être



attribuable au fait que l'auteur a consulté *À travers les mots*, ouvrage métalinguistique de Charles Rozan, publié en 1876. Il développe aussi le contenu de certaines entrées comme l'*adre* à partir de lexèmes quasi homophones mais dont les sens sont très différents. Les informations consignées suscitent surtout la curiosité lexicale et ne sont pas des pistes rigoureuses pour l'avancement des recherches en matière linguistique. La critique d'un lexicographe serait peut-être sévère, mais en matière de recueil de mots et de description lexicographique, on ne peut que s'ouvrir, au Québec, à une plus grande diversité de produits divergeant de ceux que nous offrent déjà les grandes maisons françaises.

Jean-Nicolas de Surmont



Alain Horic. *Mon parcours d'éditeur avec Gaston Miron*. Montréal, Éditions de l'Hexagone, 2004, 174 p.

En 1953, six jeunes gens, Gaston Miron, Gilles Carle, Mathilde Ganzini, Olivier Marchand, Jean-Claude Rinfret et Louis Portugais, fondent les Éditions de l'Hexagone. La maison naissante marquera fortement la production d'une littérature québécoise moderne. L'auteur de cet essai établit la chronologie de cette entreprise, ainsi que le bilan d'une aventure avec Gaston Miron (1928-1996), ce personnage

«donquichottesque». Émigrant politique fuyant sa Bosnie natale, Alain Horic arrive au pays en 1952. Il fait la connaissance de Gaston Miron, en 1954, par l'entremise d'Andrée Maillet et de la revue *Amérique française* qui publie ses poèmes. Dès 1955, il collabore aux Éditions de l'Hexagone. En 1964, le tandem Horic-Miron en assure la codirection et, en 1970, Horic entre légalement dans l'Hexagone à titre de copropriétaire, coanimateur et coéditeur : Gaston Miron est l'administrateur de la société sur le plan littéraire tandis qu'Alain Horic est l'administrateur sur le plan financier, mais toutes les décisions sont prises d'un commun accord jusqu'en 1981, moment où Miron quitte définitivement la codirection. De 1981 à 1991, Horic dirige seul l'Hexagone, jusqu'à l'intégration de la maison au groupe Ville-Marie Littérature.

Dans cet essai qui a été présenté, dans une version abrégée, au colloque international «Miron ou la marche à l'amour... en poésie», en 1998, Horic récapitule le cheminement de l'Hexagone, ayant pour objectif le rétablissement des faits face aux travestissements de la véracité qui étiquettent Miron d'animateur principal et solitaire, éloges dont il est gratifié à titre posthume. Horic infirme les chroniqueurs littéraires, culturels et journalistiques qui commettent un impair déplorable en accordant exclusivement à Miron les années de service, de 1953 à 1981. Puis, on le fait émerger d'une boîte à surprise en 1981. Il dénonce les simplifica-



tions et approximations événementielles qui relatent le cheminement de (Miron) à l'Hexagone, mais également les faits inhérents à l'héritage laissé par Miron qui sont erronés. Notamment la création de la collection de poche «Typo», attribuée conjointement à Miron et Horic, mais qui est plutôt le travail d'Horic seul, ou le dossier des

publications de l'auteur Jean Royer, dont tous les crédits du travail colossal d'édition sont habilement versés au bénéfice et au bilan des réalisations de Miron alors qu'Horic a publié une dizaine de titres de celui-ci en dix ans.

Cet ouvrage relate l'histoire de deux amis, tout en rétablissant les faits et réalisations de chacun. Pour accompagner cet essai, le livre présente un écrit sur l'amitié que l'auteur a rédigé pour Miron, ainsi qu'une lettre sur l'indigence de celui-ci. De même, il y a une retranscription d'un entretien réalisé en 1989 avec l'auteur sur le défi d'un éditeur littéraire, où Horic retrace son cheminement personnel, ainsi que son apport à l'édition littéraire au Québec. Le livre comporte également des témoignages de Gerald Godin, Pierre Vallières et Roland Giguère, ainsi qu'une notice biographique et des reproductions de documents d'archives justifiant et corroborant son propos, dont un témoignage inédit de Gaston Miron sur les petites maisons d'édition au Québec. Ici, ce n'est pas le travail de recherche d'un historien qui est présenté, c'est l'éminence grise de l'Hexagone qui prend la parole. Le livre acquiert ainsi la force du témoignage d'une personne plutôt réservée qui vient sur la place publique pour rétablir les faits et, pour une fois, être à l'avant-scène et retirer le crédit d'un travail accompli.

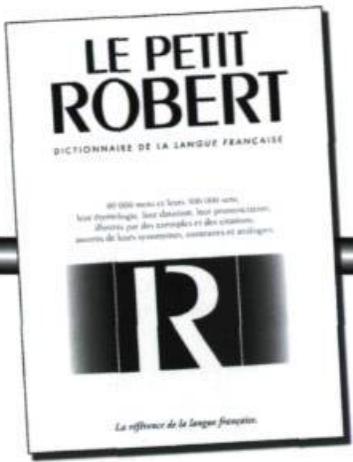
Pascal Huot



Paul Robert et al. (dir.). *Le Petit Robert. Dictionnaire de la langue française*. Paris, Dictionnaires Le Robert, 2003, 2 949 p. (Version grand format).

Cette édition spéciale et mise à jour du *Petit Robert* se présente comme une version grand format de cet indispensable ouvrage de référence, initialement créé par Paul Robert, en 1967. Au lieu de l'habituel format compact devenu standardisé de la plupart des dictionnaires français, la présente édition a été conçue en format agrandi, de 8 pouces sur 11, c'est-à-dire de la dimension d'une page photocopiée. Les caractères sont nettement plus gros, le nombre de pages a été augmenté en conséquence (près de 3 000 pages) et la reliure paraît beaucoup plus solide.

On trouve dans ce *Petit Robert* amplifié certains mots québécois comme «achigan» (le poisson comparé à la perche noire), «beigne», «demiard», «traversier»,



«tuque», mais pas «abriller» (ou «abrier»), qui signifie «se couvrir» (dans son lit), ni «achaler» (embêter), ou encore «quétaïne» (démodé, ridicule). Par contre, on y voit le verbe «boucaner» (signifiant «faire sécher à la fumée», p. 282), mais il manque le mot «boucane» (la fumée). On retrouve le mot «bordée» dans le sens de «ligne de canons», mais on ne parle nulle part du sens de «bordée de neige».

On pourrait être choqué d'y trouver beaucoup de mots anglais (*boots, remake*), mais la présence de ces intrus ne devrait toutefois pas nous inciter à les employer. On a inclus l'anglicisme «shopping», très répandu en France, mais le commentaire signale l'existence du mot canadien «magasinage» (p. 2 422). Dans leur présentation générale datée de 2002, Marie-Hélène Drivaud et Marie-José Brochard indiquent en revanche que certains mots français sont devenus pratiquement universels, comme «nuance» et «chauffeur» (p. XXI).

Facile à reconnaître par son format exceptionnel, cette version volumineuse du *Petit Robert* sera précieuse non seulement pour les lecteurs aux yeux fatigués, mais aussi pour ceux qui consultent fréquemment le dictionnaire. Pas d'illustrations ni de dessins, pas de noms propres, mais beaucoup de définitions en toutes lettres pour 60 000 mots français. Une annexe contient un tableau des conjugaisons. Ma seule réserve serait de déplorer la surprenante minceur du papier. Néanmoins, ce grand format si convivial favorisera la lecture du dictionnaire pour le simple plaisir des mots et des découvertes. Après l'avoir fréquenté, on aurait du mal à s'en passer.

Yves Laberge



## Les Presses de l'Université Laval

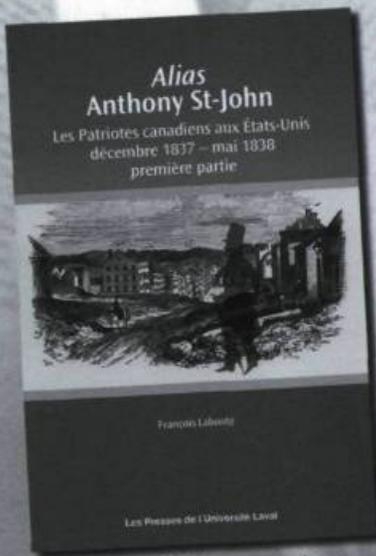


ISBN 2-7637-7948-4  
288 pages - 30 \$

*Un manoir canadien  
et ses seigneurs  
1764-1861  
cent ans d'histoire*

GEORGE M. WRONG  
Présentation de Philippe Dubé

*Un classique en historiographie canadienne enfin disponible en français.*



COLLECTION *Cultures québécoises*  
dirigée par Yvan Lamonde  
ISBN 2-7637-8139-X  
296 pages - 30 \$

**Alias  
Anthony St-John**

Les Patriotes canadiens aux États-Unis :  
décembre 1837 – mai 1838  
première partie

FRANÇOIS LABONTÉ

*« Derrière le pseudonyme d'Anthony St. John se cache un acteur important de la première tentative d'invasion du Bas-Canada, au mois de février 1838, époque où les Patriotes canadiens réfugiés aux États-Unis orchestrent secrètement un retour en force. »*



**Les Éditions PUL-IQRC**  
Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305  
Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca  
www.ulaval.ca/pul